

# WESH WESH

QU'EST-CE QUI SE PASSE ?

**RÉALISATION** : Rabah AMEUR-ZAÏMECHE

**SCÉNARIO** : Madjid "Maaj" BENAROUDJ

**IMAGE** : Olivier SMITTARELLO

**SON** : Bruno AUZET

**MONTAGE** : Nicolas BANCILHON

**INTERPRÉTATION** :

Rabah AMEUR-ZAÏMECHE (Kamel),

Ahmed HAMMOUDI (Mousse),

Farida MOUFFOK (la mère),

Serpentine TEXIER (Irène)

**FRANCE**

2001 - 1h23 - Couleur - 35mm

## I - SYNOPSIS ET ANALYSE

Pour un méfait dont on ne saura rien, Kamel a subi une double peine (prison en France puis expulsion en Algérie). Revenu clandestinement dans la Cité des Bosquets en région parisienne où il a grandi, Kamel tente, avec le soutien de sa famille, un véritable clan, de se réinsérer dans le monde du travail. C'est alors qu'il devient observateur impuissant de la décomposition sociale de son quartier...

Le premier film autofinancé de Rabah Ameur-Zaïmeche pose un regard juste sur la réalité des banlieues. A partir d'une trame écrite avec son pote Madjid Benaroudj, le réalisateur a mobilisé son clan (copains, frères, neveux...) et tout le monde a improvisé. Par cette façon de faire corps avec un environnement, cette proximité, cette intimité (les portraits de la mère et de la soeur émancipée par exemple), le film tranche sur la sociologie du discours télévisuel dont on nous abreuve d'habitude. Mais Ameur-Zaïmeche ne se contente pas d'une approche d'anthropologique pour parler des siens, les scènes sont décrites avec lucidité. Celle-ci par exemple : Irène, l'institutrice, s'inquiète de l'absence de Kamel ; elle vient rendre visite à la mère de son ami. Devant les réponses hargneuses de la "maman" aux questions d'Irène ("qu'elle laisse mon fils tranquille"), la sœur de Kamel qui traduit de l'arabe au français maquille les réponses ou les adoucit. Au-delà de l'aspect comique et cruel, il se joue ici une vérité, celle de trois positions, trois places dans la société dont le centre (la fille, avocate mariée à un français, ayant quitté la cité pour habiter dans un pavillon) représente l'équilibre précaire. Loin de se contenter d'enregistrer le désœuvrement ou la violence des jeunes, WESH WESH montre aussi qu'une douceur est possible, lors de belles séquences de pêche ou de golf improvisé, ou par le spectacle des anciens prenant le frais à la tombée du soir.

A l'heure où cette population est stigmatisée par le battage médiatique, Wesh Wesh souligne la volonté farouche des habitants de Seine Saint-Denis de garder leur dignité.

## II - Rabah AMEUR-ZAÏMECHE PARLE DE SON FILM

Nous avons écrit avec Madjid "Maaj" BENAROUDJ, un scénario à partir de nos travaux de recherche en anthropologie urbaine. Pour nous, réaliser Wesh Wesh était un défi. Et ce défi que représentait la fabrication de ce film nous a obligé à donner le meilleur de nous-mêmes.

**Quelles étaient les conditions de tournage ?** Le tournage a commencé en plein mois d'août, pari difficile pour trouver des techniciens. Pour les comédiens, c'était plus simple puisque c'était nous : c'étaient Madj, mes neveux, grands et petits. A partir du moment où chacun pouvait transmettre son savoir-faire, sa "gueule", que tous étaient d'accord, on a dit : "on se lance". On a adapté les rôles pour chacun d'entre eux. Nous avons passé tout le mois de juillet à répéter, enfermés dans un appartement, en haut d'une tour. Lorsque nous en sommes sortis

on a mis le scénario de côté, je ne l'ai plus ouvert, eux non plus. On a travaillé à l'instinct, à la spontanéité. On a tourné avec une caméra Sony, une caméra numérique de reportage qu'on utilise souvent à la télé. On pensait que ce support était non seulement le plus économique mais aussi le plus percutant. Il est d'une discrétion inouïe. C'est le support cinématographique urbain par excellence. On a donc tourné par épisodes. On a filmé sur un an selon la nécessité du moment. Chaque fois, c'était une question d'adaptation. Tous les jours, il fallait s'adapter aux conditions que la cité et les comédiens imposaient. Je mets en scène des lascars qu'on pourrait considérer comme de la racaille. Nous, on les considère comme des individus qui savent pertinemment qu'ils sont inscrits dans des rapports figés où ils sont les dominés, et par conséquent, ils refusent d'y participer. Ils préfèrent devenir les dominants dans leur propre espace qui est celui de leur cité, en organisant une sorte d'économie parallèle, fondée sur la vente de produits illicites comme le "shit".

**C'est la base réaliste du film ?** Tout le monde sait, les commissaires de police les premiers, que dans chaque quartier, chaque cité populaire, le "shit" est un ciment social. C'est ce qui fait tenir les bâtiments. Si on le légalisait, ça porterait un coup très dur à cette économie parallèle qui permet aux jeunes de garder le respect d'eux-mêmes. La plupart se trouvent tout le temps en situation d'échec, que ce soit à l'école, ou ailleurs... Devenir dominant dans une économie de substitution qu'ils établissent, les préserve.

**Vous faites donc une lecture politique de la vie dans la cité ?** Un certain nombre de maires de la périphérie parisienne sont élus simplement parce qu'une grande partie de la population ne vote pas. Soit parce qu'elle est étrangère, soit parce que les jeunes qui la composent sont loin des idéologies de contestation. Ils n'ont pas été coincés dans des rapports de production comme a pu l'être autrefois la jeunesse du milieu ouvrier. La lutte des classes ne se passe plus uniquement dans les usines ou les lieux de travail. Elle se passe maintenant dans l'espace urbain. Aujourd'hui, la politique gouvernementale consiste à détruire les cités alors que les gens ont mis des dizaines d'années à tisser des liens sociaux. L'objectif est d'empêcher une prise de conscience politique collective qui pourrait aboutir à un mouvement de contestation. Au lieu de dynamiter les grandes barres de bâtiments qui sont en réalité un véritable patrimoine, il faudrait prendre en compte le fait que la population qui y vit est essentiellement constituée de familles étendues et non de familles nucléaires. Il suffirait pour mieux y vivre, d'insonoriser, de faire tomber les cloisons entre les appartements, et de créer des espaces collectifs. La population immigrée, souvent d'origine rurale, qui est arrivée en France dans les années 60, a été parquée dans les bidonvilles, sans sanitaires ni hygiène élémentaire. Arriver ensuite dans de grands ensembles urbains, des bâtiments de quatre à dix étages où il y avait des baies vitrées, des salles de bain, des cuisines, ça a été le "top". A ce moment là, ces grands ensembles avaient une véritable fonction : métamorphoser une population étrangère, d'origine rurale, en population citadine, rapide et moderne. Le problème, c'est qu'en construisant de grands ensembles, on a oublié le plus important : construire des centres névralgiques, des lieux de réunion, des espaces de liberté où chacun peut se retrouver, discuter et prendre des décisions collectives qui concernent l'avenir des grandes cités et leur manière d'être gérées.

**Que soulignez-vous par ce film ?** Le désarroi que connaît cette population stigmatisée par le battage médiatique et la répression policière. On souligne surtout cette volonté farouche des habitants de vouloir garder leur dignité...

### **III - LE RÉALISATEUR**

Originaire de la Seine Saint-Denis, Rabah AMEUR-ZAÏMECHE s'est d'abord gavé de télévision à la maison -c'est ainsi qu'il a découvert John Ford. Après des études d'anthropologie, il travaille dans le secteur social auprès des jeunes. Son désir de cinéma l'a poussé à financer et à réaliser son premier film.

### **IV - LE CO-SCÉNARISTE**

Madjid "Madj" BENAROUDJ, originaire également de la Seine Saint-Denis, il est investi depuis longtemps dans les milieux associatifs et politiques. Il rencontre Rabah en 1987 durant leurs études d'anthropologie. 1987, c'est aussi le début de ses activités radiophoniques puisqu'il animera aux côtés de Mil (Christian Milia-Darmezine, présent dans le film dans le rôle de "Kader le Tox") une émission musicale hebdomadaire sur les ondes de Radio Beur (actuel beur FM) et ce jusqu'en 1991, époque où il rejoint ASSASSIN, un des groupes phares de la scène hip-hop française. Depuis, il gère ASSASSIN PRODUCTIONS qui historiquement est le premier label indépendant de hip-hop français.